

PATRÍCIA MELO

Feu follet

roman traduit du portugais (Brésil)
par Vitalie Lemerre et Eliana Machado

ACTES SUD

*Pour Jane Belucci, qui a illuminé ce chemin.
Et pour Johnny, toujours.*

PROLOGUE

— Imaginez les étoiles tout autour, dit Fábbio Cássio à la journaliste, en montrant la haute cime de la montagne qui domine le paysage. Je dis toujours : c'est mon Artesonraju personnel.

La journaliste est jeune, inexpérimentée, et elle sourit pour cacher son ignorance.

Ils sont assis dans la véranda de la maison de Campos do Jordão, où "l'air pur chatouille les narines", dit Olga, la mère de l'acteur, une veuve hyperactive qui vient de poser le thé et un gâteau aux amandes sur le guéridon. Tandis qu'elle les sert tous les deux, elle dit que le grand talent de son fils consiste à voir les étoiles là où elles n'existent pas.

— Il est ainsi : il voit le symbole de la Paramount dans ce qui, pour nous, n'est qu'une montagne de la Mantiqueira.

Pour la jeune femme, le thé est excellent. Et le gâteau délicieux.

— Dites-m'en plus sur cette qualité, glisse-t-elle à l'acteur.

— Je crois que c'est le fait d'être fils unique. J'ai grandi tout seul, répondit-il. Vous savez, j'ai toujours trouvé mon monde beaucoup plus intéressant et plus

riche que le vôtre. Le monde réel. Le monde de l'IPTU¹. Je hais l'IPTU. Je hais les ateliers de mécanique, les magasins de bricolage, ces choses réelles, l'inflation, le Dow Jones, je me sens mal quand je dois entrer dans le monde des files d'attente. Mon monde a toujours été différent.

— Totalement différent, acquiesce Olga.

— Je me rappelle que mes amis, à l'école, ne rataient pas *Punky Brewster* à la télévision. Vous vous souvenez de *Punky Brewster*? Vous n'êtes pas de l'époque de *Punky Brewster*. Moi, j'étais différent. J'adorais Punky, mais je n'ai jamais été spectateur. Moi, j'allais dans la cour et je créais ma propre émission de télévision, Musclor et ses invités, je jouais le rôle du présentateur, celui de Musclor en personne, et aussi celui des invités : She-Ra, princesse du pouvoir, et tous les Maîtres de l'Univers, en plus de l'équipe de Cosmocats et de la Caverne du Dragon, et, évidemment, Punky Brewster. Sans parler de l'équipe du Chapulín Colorado, qui est, d'après moi, le Chaplin sud-américain.

Il marque une pause pour appuyer ce qu'il a à dire :

— Le Chapulín Colorado est une chose très sérieuse, vous savez. Et il conclut : Ce furent des années passées à exercer mon imagination, à explorer mes possibilités. Tout cela, sur un plan ludique. Je n'avais même pas dix ans, mais la machine était en marche, il y avait là, déjà, dans ce moment ludique, un acteur en quête de personnages. Je me rappelle que j'aimais particulièrement jouer l'épisode *Chapulín à Acapulco*. Vous riez, mais la vérité c'est que tout ça m'a permis d'avoir un large répertoire, et ma propre technique d'interprétation.

1. IPTU : Imposto predial e territorial urbano. Impôt foncier. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

L'admiration évidente de la jeune femme enflamme la verve de l'acteur ; être admiré, chouchouté, être observé, photographié, tout cela le stimule, il est tellement à l'aise qu'il décide de faire quelques révélations : ses fans n'imaginent pas que le double *b* de Fábbio est dû à une "histoire cabalistique", que lui-même ne sait expliquer.

— Car la cabale est un truc de dingue, sans connaître l'araméen, vous ne pourrez jamais percevoir la complexité du tout.

— Waouh ! lâche la journaliste. Vous parlez l'araméen ?

— Je dois encore m'offrir ce luxe, dit-il en pensant qu'il devra d'abord apprendre l'anglais. Mais seulement lorsque ma pièce ne sera plus à l'affiche.

— Ce qui est intéressant, déclare la jeune femme, c'est que vous avez fait *À fer et à feu* et que, maintenant, vous faites *Le Feu follet*. Le feu est-il votre élément ?

Il n'avait jamais pensé à cette coïncidence. Le feu par-ci, le feu par-là. Mais, lui, il est air. Balance. Ascendant Cancer.

— Comme Jeff Goldblum, vous savez, cet acteur qui louche. Le mec est complet : le mec chante, le mec joue, le mec est d'enfer ! Mais il y a ça aussi : qu'est-ce qui alimente le feu ?

— Le bois, dit-elle, hésitante.

Il se met à rire.

— Le bois n'est pas un élément astrologique. Je parle de mon signe. L'air de la Balance alimente le feu, l'air, le rêve, la magie. Par ailleurs, l'eau du Cancer contrôle le feu.

Dans sa tête, elle a déjà le début de son article : elle va comparer l'effet de ces yeux bleus à celui d'un coup de poing au milieu de la figure. Le problème sera de le dire de façon élégante. "Vous ne comprenez tout bonnement pas toute cette beauté", dira-t-elle. Et elle va décrire son corps ainsi : "Une architecture parfaite de

muscles, avec un torse semblable au bouclier d'un guerrier médiéval, enfoncé comme une couronne sur une paire de jambes à couper le souffle." Pour casser le côté informel de son article.

Elle n'arrive pas à cesser de l'admirer, quel homme, quelles dents, quelle sympathie, et c'est là le genre de comportement qui "libérait quelque chose" en lui.

— Ça ne peut être que ça, dit-il. Vous me donnez envie de parler.

Maintenant, par exemple, il veut raconter l'histoire du bout d'essai qui a profondément marqué sa vie d'acteur.

— Alfredo Marcos, qui aujourd'hui me dirige dans la pièce, était le responsable du casting. Je voulais vraiment le rôle du syndicaliste homosexuel. C'était une nouvelle production de la Chaîne du spectacle qui promettait de cartonner aux heures de grande écoute. On m'a appelé pour ce bout d'essai. Quand je suis arrivé au studio, j'ai trouvé une file d'attente qui faisait le tour du pâté de maisons. Je n'avais jamais rien vu de tel. Vous savez : le monde réel, les files d'attente, je hais ça. J'ai fait un blocage. J'ai attendu mon tour pendant cinq heures. Quand je suis entré sur le plateau, un autre acteur m'attendait déjà. Il a mis le doigt devant sa bouche, demandant le silence. Et là, j'ai remarqué que l'équipe technique avait commencé à tourner. J'ai patienté une, deux minutes, jusqu'à ce que l'acteur, après s'être raclé la gorge, sorte un paquet de cigarettes de sa poche et me demande si je fumais. Je dis non, sans rien comprendre à ce qui se passait. Sur ce, Alfredo Marcos, que je ne connaissais pas jusque-là, est sorti de derrière les caméras en disant "Merci beaucoup, votre bout d'essai est terminé". Je suis resté là, abasourdi, avec mon pantalon rouge flambant neuf, acheté pour l'occasion. Le syndicaliste homosexuel bouillonnant en moi, les répliques apprises par cœur, la

gestuelle des folles honteuses, j'avais attendu une éternité, et je reçois un coup tellement fort sur la tête qu'au lieu de me plaindre, de poser la question à propos de la scène qu'on m'avait demandé d'apprendre, au lieu de réagir, de faire quelque chose, j'ai tourné les talons et je suis parti, non sans avoir remercié auparavant avec toute l'éducation qu'Olga m'avait inculquée. Aujourd'hui, maintenant que nous sommes frères, Alfredo dit qu'il a fait de même avec tous les candidats – en fait, il a copié le bout d'essai de Dustin Hoffman dans *Le Lauréat*; il voulait un acteur qui se révolte, qui réclame ses droits, qui l'oblige à tourner la scène proposée par l'équipe de production et, comme je n'ai rien fait de tout ça, il en a conclu que je n'étais pas prêt pour le rôle du syndicaliste. Une leçon que j'ai apprise et que je transmets à mon tour : ça ne sert à rien de souhaiter la célébrité. Tu dois te battre pour elle.

Olga intervient pour expliquer que le parcours de son fils jusqu'au succès a été très pénible.

— D'abord parce que le métier d'acteur au Brésil est héréditaire. Et, en ce sens, Fábio est un va-nu-pieds. Il est acteur parce qu'il est né acteur. Et ensuite, mon fils a un défaut horrible, écrivez ça là : il est beau. Et ici, à la différence des États-Unis, les réalisateurs ont un préjugé contre la beauté. La beauté au Brésil est synonyme d'esprit plat, de manque de talent. Comment une personne peut-elle être belle et, qui plus est, savoir jouer? Ça, c'est comme être chanteur et acteur. Nous ne l'acceptons pas. Écrivain et acteur? Jamais. Aux États-Unis, si tu es acteur et chanteur de hip-hop, très bien, tu es génial. Mais le péquenaud brésilien n'accepte pas les hybrides : tu es beau ou tu es bon. Si tu es bon et laid, excellent, la laideur contrebalance le talent. Le résultat doit être nul, c'est la formule nationale : $+ 1 - 1 = 0$.

S'il y a quelque chose qui motive Olga, c'est le rire tonitruant de son fils. Quand il commence à rire, et à rire de ce qu'elle dit, elle a le sentiment d'avoir deux ou trois bouches pour dire tout ce qu'elle pense.

— Parfois, bien sûr, ces réalisateurs sont impressionnés par la beauté d'un acteur. Ils disent : enlevez votre chemise et tournons. Alors tu tournes deux cents épisodes torse nu et, si tout se passe bien, si les domestiques – qui maintenant ne sont plus des domestiques, car le Brésil est sur le point de cesser d'être esclavagiste –, si les standardistes de télémarketing aiment ta tête, ton rôle, peut-être que tu deviendras un jeune premier. Unique possibilité : être le beau mec, former un couple romantique avec la bimbo. Avec beaucoup de chance, après dix ans de tournage sans chemise, peut-être que tu arriveras à avoir le rôle du méchant – généralement réservé aux laids, tu sais, les acteurs de théâtre moches. Mais avant que ça arrive, tu dois être très gentil, souffrir beaucoup, d'amour, bien sûr, et, si tu le fais bien, ils ne se plaindront jamais que tu vendes des yaourts pour intestins paresseux. Voilà ce qu'est la vie d'un acteur de télévision. Et malheur au jeune premier, malheur au jeune premier qui décide de se frotter à un Shakespeare au théâtre. Le Brésil n'accepte pas cela. Écoutez-moi bien : pour jouer Hamlet dans ce pays, pour être accepté en tant que Hamlet, tu dois être un acteur affreux. Et là, ton Hamlet est bon. Là, tu es convaincant. Mais si tu es beau, alors là, tu n'es pas Hamlet. C'est une farce. C'est de l'arrogance. La beauté, c'est très mauvais. C'est de l'esbroufe. Ne riez pas : la beauté a toujours été un fardeau pour Fábbio. S'il avait été américain, il se serait transformé automatiquement en Brad Pitt. C'est ça le pays dans lequel nous vivons, où même la beauté est un handicap.

Fábbio cesse de rire seulement quand sa mère commence à régler ses comptes avec les critiques de théâtre. Ce n'est pas la bonne voie, pense-t-il. Mais elle ne parvient pas à laisser tomber le sujet. Elle en a marre de ce qu'on écrit sur son fils dans les journaux. Elle en a pardessus la tête de ceux-là.

— Des rats, dit-elle. Est-ce que par hasard la journaliste a eu l'occasion de lire une de ces critiques? Ils ne respectent rien. Même le grand Drieu la Rochelle a été réduit en poussière. L'ami antisémite de Man Ray : c'est comme ça qu'ils décrivent l'auteur de la pièce de mon fils.

Maintenant, la journaliste est embrouillée, *Rain Man*? Le film? Mieux vaut ne pas poser de questions. La femme devant elle écarquille les yeux, furieuse :

— Dire que Fábbio est ridicule dans le rôle d'un suicidé? Pourquoi?

— C'est une comédie? répond la fille, hésitante.

— Ma chérie, ce n'est pas une question de genre, mais de principe. Pour ces journalistes aux dents acérées, l'idée de conflit existentiel, de suicide et de mort ne sied pas à la beauté de mon fils. Fábbio Cássio ne peut être que le jeune premier du feuilleton de prime time. Il ne peut qu'être heureux. Il ne peut interpréter un suicidé, nous ne sommes pas aux États-Unis, où les Marilyn Monroe se tuent pour de vrai. Ici, seuls les laids se tuent. C'est ça la mentalité de notre critique. Le pire, c'est que cette vermine a vraiment le pouvoir de mettre fin à la carrière d'un spectacle. Ce sont ces simulacres de critique, cette vermine du journalisme, qui se forment dans les universités avec des noms tellement extravagants tels que Famecişp ou Esucom qui finissent par empêcher l'éclosion d'un Broadway national. La critique au Brésil c'est la politique de la terre brûlée. Je dis toujours à mon fils :

“Tu sais ce projet dans le tiroir ? Qui n’avance jamais ? C’est l’âme de tout critique brésilien.”

Et c’est sur ce dernier point que la journaliste décide de clore l’interview.

— Pouvons-nous faire quelques photos dans le jardin ?

À présent, la revue, avec Fábio Cássio au côté de sa mère en couverture, est dans les mains des dames qui arrivent par groupes dans le foyer du théâtre Alexandre-Herculano. Perchées sur leurs talons, frénétiques, elles cherchent Olga.

Même Cayanne, la femme de l’acteur, une Brésilienne de parents japonais récemment élevée au rang de célébrité grâce à sa participation à *La Belle et le Génie*, est incapable de faire de l’ombre à la matriarche. La présence d’Olga dans le foyer fait partie du succès de la saison. Personne ne sait exactement comment la mode a commencé, mais maintenant c’est comme ça : il ne suffit pas à ces femmes hyper-maquillées, habituées des comédies eschatologiques, de voir Fábio Cássio en direct. L’autographe et la photo prise avec le portable ne suffisent pas non plus. Il faut aussi parler avec Olga, faire des photos avec elle, pour que le programme soit complet.

C’est pour cela que le public est frustré par son absence en ce vendredi pluvieux. Le présage de la tragédie, cependant, arrive plus tard.

Peu après l’entrée de l’acteur en scène, suivie du même chœur trépidant des femmes du parterre, qui frémissent à l’unisson, comme une symphonie de bulles dans une casserole d’eau bouillante, il y a un long silence, de ceux qui finissent par devenir dangereux dans un théâtre.

— Qu’est-ce que cet abruti est en train d’inventer ? demande Alfredo Marcos de l’arrière-scène, s’étonnant

de la nouveauté. Certains toussent, les chaises grincent, et finalement quelqu'un crie "Commence!".

La production, craignant le pire, encourage les applaudissements, qui finissent en une ovation hystérique, avec des cris "Fábbio! Fábbio!", et le spectacle s'ouvre sur le personnage en train de se droguer dans les toilettes immondes d'un café parisien.

D'après ce qu'écrivit par la suite un critique présent, dont l'opinion sur le spectacle fut altérée par la tragédie, "Il y avait quelque chose qui transcendait le texte et qui fit que la performance contenue et profonde de Fábbio Cássio n'avait rien à envier au jeu de Maurice Ronet dans le film *Le Feu follet*, scénario et réalisation de Louis Malle, adapté du texte de Drieu la Rochelle".

La perception de la production fut tout autre. Jusqu'au milieu du spectacle, Fábbio était déconcentré, il avait oublié quelques répliques, n'avait pas respecté les repères d'Alfredo Marcos.

On apprit plus tard – Olga elle-même raconta l'histoire, dans sa déposition au commissariat – que, cet après-midi-là, Fábbio avait été très secoué par la mort de Godzilla, un berger allemand adopté par Cayanne au chenil du quartier, après avoir été attaché à l'arrière de la voiture de l'ancien propriétaire et traîné sur plusieurs pâtés de maisons.

"La mort d'un animal de compagnie peut-elle déclencher un état dépressif grave?" se demandait-on dans la presse le jour suivant. Des spécialistes débattent sur le sujet, spéculent, mais rien ne parvient à expliquer ce qui effectivement se passa ce vendredi soir.

Il était dix heures moins vingt lorsque Fábbio avait commencé le monologue final de la pièce. Le suicide est une fin presque prévisible pour un texte qui s'ouvre

sur la phrase “je me suis toujours accusé d’être moi-même¹” et qui a la mort pour thème central. Le public n’a pas été surpris lorsque Fábio Cássio a pris le revolver dans l’armoire et, assis par terre dans sa chambre, dos au public, s’est fait sauter la cervelle. Le black-out total s’est ensuivi et les applaudissements ont éclaté.

Beaucoup de spectateurs furent impressionnés par le réalisme de la scène, “j’ai même pu voir le sang jaillir”, a déclaré une vendeuse en télémarketing.

C’est une femme assise au milieu de la première rangée qui a donné l’alerte. La paume de ses mains était en feu d’avoir tant applaudi quand elle a senti l’odeur du sang. Elle a baissé les yeux et vu sur son tailleur neuf une substance rougeâtre gluante parsemée de quelque chose qui ressemblait à une gelée blanche. Quelques jours plus tard, les experts confirmeraient que la matière était un morceau de la cervelle de Fábio.

1. Pierre Drieu la Rochelle, *Journal. 1939-1945*, “19 avril 1944”, Gallimard, coll. “Témoins”, 1992, p. 380.